

nous avons aimé...  
 nous vous proposons quelques textes  
 pour rencontrer ...

# Fabio Pusterla

né en 1957 à Mendrisio dans la Suisse italienne

F. Pusterla a fait des études de lettres à Pavie. Il vit entre l'Italie du Nord et Lugano où il enseigne dans un lycée. Poète, traducteur et essayiste.

*«M'intéresse une poésie qui s'efforce encore de travailler sur les données du réel... et qui parvient en même temps à ne pas être seulement "réaliste", qui se risque à parcourir les sentiers les plus gris et les plus quotidiens de l'expérience individuelle, et qui aspire, avec toute la naïveté et l'inconscience du hasard, à devenir voix commune ; qui enfin, tout en sachant n'avoir presque aucune possibilité de réussir, ne renonce pas à la dimension de la pensée, mais s'en fait l'écho.» F.P.*

Les textes qui suivent sont extraits du recueil

## Deux Rives

traduit de l'italien par Béatrice Jurquet et Philippe Jaccottet  
 Collection *d'une voix l'autre*, aux éditions Cheyne, 2002

### Depuis une côte

Tout ici est dur et fragile,  
 mais vivant.  
 La terre érodée glisse dans la mer,  
 le ciel incruste les rochers.  
 La vague efface les pas, laisse une écume  
 d'algues et de coquillages,  
 fine poussière rouge. Juste au-dessus,  
 restent quelques mouettes  
 et un peu de vent.

De ceux qui regardent la mer  
 il en vient tous les jours. Des gens en fuite.  
 Souvent ils ne quittent pas leur auto,  
 entrouvrent à grand peine une vitre.  
 Quelqu'un au contraire descend,  
 fume lentement appuyé contre le parapet.  
 Une demi-heure, une heure. Ça dépend.  
 Puis ils repartent,  
 secouent soigneusement le sable de leurs vêtements.  
 Mais il en reste toujours des traces  
 dans les endroits les plus inattendus : sous le col,  
 derrière les oreilles, parfois sur les paupières.  
 Plus tard, il arrive à certains  
 de ne pas savoir où ils sont allés,  
 et encore moins pourquoi.

*«Après la plaine il n'y a que de la plaine  
 et de la plaine encore et encore. Un long cri  
 la parcourt et se perd dans le rien.»*

Être mouvement, reflet de lumière.  
 Dans le paysage un accord, un signe d'air.  
 Comme des doigts se promènent sur des cordes.  
 Le fil est perdu à présent, aucune mémoire. On voltige  
 et ceux qui nous regardent ne voient pas, ne pensent pas.

Sur le sable  
 un chien peut arriver,  
 un chien vagabond qui flairer,  
 te regarde.  
 Quand il se couche à côté, là,  
 il te reconnaît à ce que tu es :  
 deux yeux, un rien de chaleur,  
 une même fatigue,  
 et le filet de voix qui suffit à lui dire bonjour.

### Une vieille

Parler jusqu'à sortir des paroles,  
 un entrelacs sans fin de soupirs  
 et de ruelles. Ses longues gloses  
 sur la moindre peine, le compte-rendu  
 des années, des siècles, des morts.  
 Calendriers, miracles, naufrages.  
 Puis, le silence.  
 Qui vient des fenêtres. T'enveloppe.

.../...

**textes de Fabio PUSTERLA**

(suite de la page précédente)

**Bois de la folie**

1

Il y a des troncs noirs qui montent  
en bel ordre vers une voûte sombre  
et de jaunes rayons pleuvent entre les branches  
en larges roses de lumière ;  
sur le sol, un mélange  
de feuilles, de bois pourris. Il y a le silence  
des châtaignes trouées, des bogues. Ni bêtes,  
ni oiseaux. Il n'y a rien  
d'étrange, ou d'alarmant.  
Mais si quelqu'un criait,  
on ne sait où irait son cri, peut-être aux branches  
où pendre comme un sac  
oblong, méconnaissable. Si le cri  
n'est pas entendu, que fait-il,  
que devient-il ? Où vont  
les cris inécoutés, quelle énergie  
déchaînent-ils ?

2

«Il est venu deux fleuves  
l'un à gauche très blanc, très grand  
fleuve de lumière blanche,  
l'autre rapide  
et maigre,  
l'un était une femme en robe claire,  
l'autre une arme de taille,  
l'un me caressait les cheveux,  
l'autre tranchait la gorge,  
l'un chantait,  
l'autre avait faim,  
il est venu deux fleuves  
et moi j'étais la mer  
ou l'abîme.»

Angela pleure parce qu'elle ne sait pas parler,  
qu'elle ne connaît aucune langue et se sent muette,  
elle sent son silence la serrer jusqu'à  
une explosion de visages, son balbutiement  
enchaîné à un passé qu'elle connaît à peine,  
profond chagrin même pas racontable  
tant il est banal, et sourd. Et pourtant elle parle,  
et pourtant elle sait qu'elle ne sait pas parler.  
Voilà pourquoi elle éclate en sanglots pendant le cours  
de biologie, devant le tableau noir.

**Le merle**

À la clarté de l'aube  
s'il siffle,  
et si le jour n'est pas plus  
qu'une fente grise à l'intérieur du froid,  
personne ne peut l'entendre : dans le garage  
il fait encore nuit. Sursauts de tôle,  
sporadiques. Drapeaux bleus immobiles.  
Sur la glace,  
un souffle de vent passe, presque un frisson,  
un câble d'acier bat. Et s'il fouille  
dans le noir des plumes avec le bec, s'il cherche  
entre les cailloux une miette, un fil d'herbe verte  
peinant dans la fissure,  
regarde-le, regarde mieux : voilà, un moteur  
tousse derrière le coin,  
l'épuisement dure, ponctuel, opiniâtre. Mais le merle  
sautille, lève la tête,  
s'envole.

**Sommeil de Claudia et Nina**

Tu disais que l'obscurité,  
de jour, se tient dans les armoires  
ou derrière les montagnes  
et sort vers le soir seulement,  
quand on peut dormir  
et avoir peur.  
Pourtant, cette nuit c'est l'insomnie, la pleine lune,  
derrière chaque fissure l'air frémit,  
magnétique, je devine presque  
chaque repli de la forêt.  
Ainsi je compte vos respirations,  
le souffle des corps, tout près : une vague longue,  
qui doucement monte et descend, qui revient,  
et sous les abîmes, la danse des murènes.

L'enfant le plus rapide de l'école,  
qui n'avait jamais vu un crayon, encore moins  
une craie de cire, un pastel, une gomme violette,  
pleurait un jour, appuyé au muret d'un bar,  
une heure plus tard il courait dans le vent de la cour  
avec ses grandes oreilles, et son polo rose.  
Il venait d'un pays ravagé,  
sentait la mer et la mousse et la pyrite,  
il avait sûrement fui quelque chose  
et ne pouvait plus s'arrêter.

